

## Avertissement de l'auteur

La vie de Max Toppard reste une des énigmes les plus étranges de l'histoire du cinéma mondial. Aucun artiste n'a laissé dans son sillage autant de questions sans réponses.

Comment un cinéaste français aurait-il été le mentor des plus grands, alors qu'il ne reste rien de lui ? Son existence se confond, sur près d'un demi-siècle, avec celle du 7<sup>e</sup> art. Pourtant, pas un film, pas une interview, pas même une photographie.

Comme Homère ou Shakespeare, certains pensent que Max Toppard n'a jamais existé. Mon livre se propose de démontrer le contraire.

J'ai d'abord pensé écrire une véritable biographie. Las, la plupart des archives ont été dispersées, d'autres perdues, certaines détruites, peut-être à dessein. Il m'a fallu un travail de fourmi pour tenter de rassembler un puzzle sans doute morcelé par Max Toppard lui-même. En six mois de recherches, je n'ai retrouvé que quelques entrefilets de presse, de rares mentions dans des travaux universitaires (essentiellement américains et canadiens), mais pas un seul témoignage direct : en 2019, les derniers témoins qui prétendaient l'avoir croisé sont morts depuis longtemps.

J'ai alors décidé de suivre ma pente naturelle : le roman. C'est donc sous l'angle de la fiction que j'ai attaqué « le cas Toppard ». J'ai ainsi pu m'autoriser de vraies libertés avec la chronologie, la vie et l'œuvre de ce fantôme.

CE QUE L'ON SAIT DE MAX TOPPARD

Les admirateurs de Max Toppard ne m'en tiendront, je l'espère, pas rigueur. C'était le moindre des hommages envers un être qui n'a cessé d'imaginer sa vie.

N.E.O.

# I

## MOTEUR

« Conduisez-vous comme des enfants de lumière. »  
Saint Paul, *Épître aux Éphésiens*



## Naissance

*Paris, 12 août 1939*

« Il y eut un temps où les êtres humains avaient pour les réunir, comme symbole de leurs rêves, les temples grecs, les cathédrales, les chansons épiques. Il y eut un temps où les religions s’incarneraient en aventures héroïques, en spéculations de l’esprit. Et puis il y eut un temps où la religion des hommes fut le cinéma. »

Cette phrase lumineuse, lue dans une récente histoire du cinématographe, ne saurait mieux résumer ma vie.

Toujours j’ai vu plus loin, compris plus vite. L’avenir lèche le présent comme la vague se jette sur la grève avant d’être aspirée par le ressac. Ce qui reste sur le sable – des marques, des traces –, je sais le lire. Car le sable, c’est moi.

Je m’appelle Maurice Taupard et suis né à Arras, voilà bientôt quarante ans, le 9 septembre 1899. Longtemps mes parents avaient craint de rester sans enfant et je suis arrivé comme un cadeau.

– Le ciel nous fait signe, Raymond, disait maman, ressentant les premières manifestations de la grossesse.

Durant l’été qui précéda ma naissance, elle paradait dans les rues d’Arras, fière d’exhiber un ventre rond comme le monde.

– Jacqueline, prends garde à la chaleur !

– Mon amour, je n’ai plus rien à craindre. J’ai en moi un ange qui me protège.

Le petit ange n’avait hélas pas ce pouvoir.

## CE QUE L'ON SAIT DE MAX TOPPARD

J'étais attendu début octobre, mais maman perdit les eaux le 6 septembre. Et lorsqu'au terme d'une lutte effrénée, le médecin brandit mon corps en clamant « C'est un garçon ! », ma mère eut juste le temps de sourire une dernière fois.

Trois jours plus tard, dans un corbillard tiré par deux chevaux de trait, maman quittait la cathédrale Saint-Vaast pour rallier le cimetière communal. La cérémonie fut discrète, car mon père entendait vivre son deuil en solitaire. Le surlendemain, dans la même cathédrale, j'étais baptisé. J'eus pour parrain mon oncle Jules, cousin germain de papa. Ma marraine fut Madeleine, la vieille gouvernante de mon père, qui ne cessa de sangloter durant la cérémonie.

Elle pleurait moins la disparition de Jacqueline que le départ de Raymond, qu'elle avait en partie élevé. Mon père avait décidé de quitter cette ville où il avait vécu pendant trente-cinq ans.

– Raymond, attends un peu, l'avait-elle supplié. Maurice est trop petit. Tu ne peux pas partir aussi vite...

Mon père était resté inflexible.

– Il y a eu trop de souffrance, Madeleine. Trop de souvenirs. Je dois m'en aller.

– En ce cas, emmène-moi. Je saurai m'occuper de ton fils. Je serai comme une mère pour lui.

– Là où nous partons, il n'y a pas de femmes. Il n'y en a jamais eu...

## Bretagne

Nous arrivâmes à Poulven aux premiers jours d'octobre. Malgré les mises en garde de Madeleine, du médecin, de son cousin Jules et de ses amis à Arras, mon père n'avait pas fléchi :

## CE QUE L'ON SAIT DE MAX TOPPARD

– Je me suis engagé auprès des habitants de ce port breton. Ils comptent sur moi.

– Tout comme Jacqueline comptait sur toi pour élever votre fils dans des conditions normales, avait objecté Madeleine. Je ne connais pas d'enfant qui ait grandi dans un...

– Je pars !

Alors que les chalutiers vidaient leurs cageots sur le granit, les pêcheurs virent apparaître un singulier attelage. Était-ce l'une de ces automobiles dont s'enorgueillissaient les citadins nantis de Rennes ou Guingamp ? Jamais ils n'avaient vu un tel engin. Tandis que son conducteur commençait à décharger les paquets de la plate-forme arrière, le patron du Café du port sortit, sans même lâcher le verre qu'il essuyait avec un torchon.

– Vous êtes monsieur Taupard ?

– C'est moi.

Le cafetier, colosse rubicond aux bras couverts de tatouages maritimes, s'illumina et ameuta les passants :

– Les gars ! C'est M. Taupard ! L'ingénieur pour la Goulaouenn.

Alors que le cafetier se présentait – Félix Guerdavid, maire de Poulven –, les portes s'ouvrirent et des silhouettes apparurent aux fenêtres. Une brassée d'enfants accoururent vers le véhicule, dont ils flattèrent la carrosserie avec respect. Un curé en soutane s'avança enfin devant mon père et lui tendit une poigne énergique.

– Monsieur Taupard, vous êtes attendu comme le Messie.

La remarque provoqua l'hilarité générale. Seule une très vieille femme, ensevelie sous une coiffe de dentelle, fit la grimace et se signa en regardant le clocher de l'église de pierre, en contre-haut du port.

– Allez, les gars, cria Guerdavid, on se remue et on aide M. Taupard à décharger ! La marée va remonter, il doit être installé avant.

CE QUE L'ON SAIT DE MAX TOPPARD

À ces mots, le village s'affaira à transporter les caisses de vêtements, de vaisselle, mais aussi des câbles métalliques, des circuits électriques, des outils, des plans, et des livres, des livres par centaines.

– J'espère que tout va tenir, dit mon père, alors que l'étrange caravane s'éloignait.

Chacun portait à bout de bras qui un sac, qui un vase, s'acheminant vers la plage, disparaissant bientôt derrière une dune couverte de lichens.

– Ne vous inquiétez pas, monsieur Taupard, le rassura le curé, qui ne participait pas à l'effort mais distribuait les tâches. À la Goulaouenn, ce n'est pas l'espace qui manque. Il en faut plus pour tenir tête à la mer...

– Et au ciel, ajouta la vieille, qui se signa à nouveau.

Après un instant d'hésitation, comme si elle craignait de porter malheur, elle demanda à mon père s'il ne redoutait pas la solitude.

– Je ne serai jamais seul, répondit papa en ouvrant la portière avant de son auto.

Stupeur générale.

– Mais..., balbutia le cafetier, le ministère ne nous avait pas prévenus que...

– Je vous présente Maurice, mon fils. Il aura un mois dimanche.

Tandis que je poussais un cri qui effraya jusqu'aux mouettes, tous se tournèrent avec inquiétude vers la Goulaouenn.

La mer était encore loin, mais la marée aurait bientôt encerclé l'îlot. Du haut de ses cent trois mètres, le phare n'attendait plus que nous.



## CE QUE L'ON SAIT DE MAX TOPPARD

### Le phare

Raymond Taupard était un homme de génie, le parfait représentant de son temps : celui de la fée électricité. Il avait dans le progrès une confiance aveugle, persuadé que le savoir sauverait l'homme. La science n'avait hélas pas sauvé ma mère, mais plutôt que de lui tourner le dos, papa choisit de la prendre à bras-le-corps.

À Arras, il avait une réputation d'inventeur fantasque, et la ville lui devait beaucoup. Après qu'il eut électrifié plusieurs bâtiments officiels, son nom avait commencé de circuler. Des scientifiques parisiens étaient même venus à sa rencontre. Théâtres, ministères, gares, l'électricité allait s'installer partout et des profils comme mon père étaient ce que réclamait l'Administration. Mais papa n'avait pas l'âme aventureuse. Il aimait sa vie tranquille et la douceur de ma mère.

Ma naissance changea le cours des choses.

Quelques jours avant l'accouchement, mon père avait reçu une proposition de la préfecture de Saint-Brieuc, pour venir électrifier un phare au large du petit port de Poulven. Il n'y avait prêté aucune attention, mais n'avait pas pris le temps de décliner cette offre. Le matin même de l'enterrement, il télégraphia à la préfecture des Côtes-du-Nord : le phare de la Goulaouenn avait trouvé son magicien.

Elle avait une aura sorcière, cette construction jaillie de l'océan. La Goulaouenn ressemblait moins à un artifice qu'à une concrétion naturelle.

– Toute la base, sur près de trente mètres de hauteur, est faite de roche, dit Félix Guerdavid en nous accompagnant à notre nouveau logis.

Tandis que mon père mettait ses mains en visière pour admirer la tour de pierre, le maire lui expliqua que la région avait

## CE QUE L'ON SAIT DE MAX TOPPARD

toujours connu cette stalagmite cyclopéenne. Les légendes l'avaient surnommée la Goulaouenn, ce qui signifie « phare » en breton, bien avant que c'en fût un. On dit que certaines nuits, une lumière en provenait, qui trompait les bateaux et les précipitait sur les récifs de la baie. Il se disait aussi que ces roches étaient habitées par des ondines qui attiraient les marins, comme les sirènes de l'*Odyssée*. C'était là racontars de bonne femme, mais le fond des eaux était jonché d'épaves. Lorsque fut décidée la construction d'un véritable phare, on constata que la Goulaouenn était creuse, comme si on en avait rogné l'intérieur. Découverte d'autant plus étrange que ses parois semblaient couvertes de griffures. C'est d'ailleurs cela qui convainquit les ingénieurs de s'attaquer au projet, car la moitié du travail était faite. Il fallut améliorer cette colonne centrale, creuser des portes et des fenêtres, penser le haut du phare. Les travaux durèrent près de quinze ans et tuèrent vingt-huit villageois.

– Des accidents ? demanda papa.

– N'allez pas croire qu'ils sont tombés de l'échafaudage ou qu'ils ont glissé sur les rochers, répondit Guerdavid, tandis que nous parvenions au pied du phare, après avoir traversé une étendue de sable pour gravir les premiers rochers de l'îlot.

Papa me serrait dans ses bras, près de m'étouffer.

Le maire désigna alors une bande brune à l'horizon.

– Ici, votre ennemie sera toujours la marée. C'est elle qui a tué pendant la construction du phare, et tue encore souvent... Prenez-y garde, monsieur Taupard.

Mon père lut sur le visage du cafetier une frayeur respectueuse. L'homme craignait l'océan autant qu'il l'aimait.

– Nous avons à Poulven les plus fortes marées de la région. La mer se retire très loin, mais elle revient sans crier gare. Elle va rythmer votre vie et celle de votre petit garçon.

Sans quitter des yeux les moutons d'écume qui valsaient au gré des récifs, le maire ajouta d'une voix funèbre :

## CE QUE L'ON SAIT DE MAX TOPPARD

– Il faudra toujours vous souvenir d'elle, car la marée, elle, ne vous oubliera pas.

\*

L'électrification de la Goulaouenn demanda deux ans. Si mon père avait accepté l'aide d'une équipe, les travaux eussent été plus rapides. Mais l'ingénieur Taupard entendait travailler seul. Au lieu d'être agacés, les villageois en conçurent du respect pour un homme si dévoué à sa tâche.

– Vous êtes comme un marin, monsieur Taupard, lui disait Guerdavid, lorsque papa venait au village chercher ses provisions et boire une fine. Vous vivez en tête à tête avec la mer.

– Je ne suis jamais seul, Félix, rappelait papa en me désignant. Maurice me tient compagnie, il est même toute ma vie.

À cette remarque, Guerdavid concédait qu'il avait vu d'un mauvais œil l'installation d'un si jeune enfant dans un lieu aussi dangereux.

– Mais votre petit Maurice porte la joie sur son visage, disait-il, et il caressait mes joues roses de santé.

Aux dires de mon père, j'étais devenu un objet de fascination. Qu'un bébé grandît au phare inspirait le respect. On me surnommait « le lutin », « le korrigan ». À chaque venue au village, j'avais droit à un cadeau. Les vieilles me cousaient des bonnets, les marins me taillaient des os de poisson, les enfants m'offraient leur sifflet. Ma petite personne appelait une forme de dévotion, comme si j'incarnais ces ondines habitant la roche ; me faire des offrandes devançait la colère des éléments. Depuis notre installation au phare, les marées semblaient d'ailleurs apaisées.

– Je crois que vous nous portez chance, monsieur Taupard, avait dit le curé, un jour que nous sortions de la messe.

Par nostalgie de sa vie bourgeoise, mon père aimait assister à l'office dominical, lorsque la marée le permettait. L'excursion était souvent suivie d'un déjeuner au presbytère, avec le prêtre

CE QUE L'ON SAIT DE MAX TOPPARD

et sa mère, cette vieille femme revêche à coiffe bretonne que nous avons rencontrée le premier jour.

– C'est vous qui parlez de chance, monsieur le curé ? s'étonna papa, qui aimait titiller le prêtre – on était au cœur des querelles opposant laïcards et calotins.

– Je suis né ici, Raymond. J'ai grandi entre la croix et les fées. Mon enfance fut baignée par la parole des Évangiles et les rires de l'Ankou.

– Mais vous avez la foi ?

– Je crois en l'invisible. En ce qui est caché. En ce que l'on n'a pas le droit de voir.

– N'est-ce pas un peu païen ? ironisait mon père, tandis que la mère du curé débarrassait la table en silence, avant de me prendre sur ses genoux, près de la cheminée.

– Le christianisme n'est qu'une étape, monsieur Taupard. Les saints ont remplacé les elfes. Mais qui sait ce qui viendra ensuite ? Ne dites-vous pas que l'électricité est une fée ? Votre dieu s'appelle le Progrès, non ? N'est-ce pas la science qui donnera naissance à la magie de l'avenir ? Et si les prochains dieux jaillissaient de vos ampoules ? Vous êtes ici pour nous apporter la lumière, Raymond.

– Celui qui porte la lumière se nomme Lucifer..., grommela la vieille femme sans me quitter des yeux.

– Eh bien ? fit le curé d'une voix songeuse, avant de m'observer.

Mon père, qui m'a souvent raconté cette scène, avait été frappé par le regard du prêtre. Le curé semblait fasciné par la clarté de mes traits.

– Avant sa chute, Lucifer était le prince des anges.

\*

Le dimanche 23 août 1901, l'inauguration de « la machine » fut une vraie fête. De tout le département, on vint à Poulven. Une délégation arriva en grande pompe de Saint-Brieuc et un

## CE QUE L'ON SAIT DE MAX TOPPARD

attaché du ministère des Travaux publics fit le déplacement depuis Paris ; il était chargé de lettres officielles portant les signatures de Waldeck-Rousseau et du président Loubet.

Le village entier s'en vint pieusement découvrir les documents affichés dans la salle du Café du port.

Cet honneur républicain n'était qu'un avant-goût. Depuis le matin, les rues étaient décorées de lampions. Les villageois avaient mis leurs habits du dimanche et, malgré les orages de la fin août, il régnait une insouciance printanière.

Toute la journée mon père fut célébré. Il me brandissait comme un trophée, clamant que, sans moi, il n'aurait rien pu faire.

– Ne nous dites pas qu'un enfant de deux ans vous a aidé à électrifier un phare, monsieur Taupard, plaisanta le préfet de Saint-Brieuc.

Mon père laissa planer un doute et dit sur un ton de conspirateur qu'on n'imagine pas ce dont un ange est capable...

– Un ange..., répéta le préfet, songeur.

Tout à coup, cri général :

– Ça va commencer !

Déjà on courait vers la plage, rendue si vaste par la marée.

La Goulaouenn se découpait sur un ciel mauve, tandis qu'une tache de feu était avalée par l'horizon.

– La nuit arrive ! se réjouissait-on.

Papa marchait en direction du phare, ventre noué. Ce crépuscule était aussi le sien. Sa mission remplie, il lui faudrait regagner le monde réel, après deux ans loin de ses fantômes. Il m'avait juché sur ses épaules et nous laissions des traces dans le sable.

La foule s'écarta pour le laisser monter vers le phare. Plus un son, sinon le bruit des vagues et, au loin, les cris de deux goélands luttant pour un poisson.

À l'horizon, le soleil avait disparu. Une bande de lumière pourpre irisait encore la mer et les étoiles faisaient leur apparition. Bientôt, ce serait la nuit.

Papa s'engouffra dans le bâtiment et commença de gravir les

CE QUE L'ON SAIT DE MAX TOPPARD

marches. Il y en avait exactement 247. Les premières semaines, il devait attendre que son cœur se calmât. Mais il s'était fait à cette ascension et il lui arrivait de chronométrer ses montées. Ce jour-là, il ne se pressa pas. M'ayant gardé sur ses épaules, il se courba pour que mon crâne ne cognât pas le plafond du boyau.

Quand nous débouchâmes sur la plate-forme, un cri éclata :

– La ma-chine ! La ma-chine !

Avec la nuit, mon père ne distinguait plus les villageois au pied de la tour.

Alors ce fut l'embraselement.

La foule en resta bouche bée. Elle suivit avec une frayeur sacrée ce canon de lumière qui déchirait la nuit. Chaque fois qu'il passait sur notre tête, papa posait la main sur mes yeux, tandis que la lumière frôlait mes cheveux.

Lorsque nous redescendîmes, les villageois n'avaient pas bougé. Ils s'étaient mués en récifs. Tous fixaient le ciel, à mesure que la lampe tournait sur elle-même. Songeant à ceux que le phare aurait protégés du trépas, certains pleuraient. Mais leur chagrin se mêlait à une joie profonde : après des siècles d'obscurité, Poulven entraînait dans la lumière.

Alors que la troupe allait rebrousser chemin devant la marée, le maire s'approcha de papa, embarrassé.

– Raymond, j'ai un aveu à vous faire...

– Un aveu ?

– Je n'ai pas voulu vous le dire plus tôt, pour ne pas gâcher la fête, mais je sais la nouvelle depuis hier.

Ce ton peiné inquiéta mon père.

Le maire s'expliqua : il avait reçu une lettre du technicien censé s'installer au phare pour le faire fonctionner et l'entretenir. Ce benjamin d'une famille de marins venait de voir mourir son frère, laissant une veuve et quatre enfants. Il avait donc décidé de rester avec eux.

– Mais alors... qui va s'occuper de « la machine » ?

Le maire haussa les épaules, navré. Ce jeune homme était

CE QUE L'ON SAIT DE MAX TOPPARD

parfait. Et ils n'en trouveraient sûrement pas un autre avant plusieurs mois...

Le pied de Guerdavid jouait nerveusement avec un coquillage dans le sable.

– Raymond, pensez-vous pouvoir rester, le temps de...

– Évidemment ! coupa mon père.

– Ça n'est sans doute qu'une question de mois, peut-être de semaines.

– Aussi longtemps qu'il le faudra.

Nous restâmes dix ans.

# 1

*Paris, 13 novembre 1965*

– Une enquête sur le Belphégor ? Le cinéma des Halles ? Tu es prête à tout accepter de ces fumistes !

– Ils ont des défauts, mais ce ne sont pas des imposteurs.

– Tu parles ! Des petits-bourgeois qui jouent aux journalistes et qui vivent aux crochets d'une ancienne collabo.

Caroline ne relève pas. Depuis l'enfance, elle est habituée à la mauvaise foi de Vincent. Petit garçon, il s'enflammait et arpentait le mâchefer de la cour de récréation avec une hargne d'imprécauteur. Une mauvaise note, l'injustice d'un pion, des travaux dans sa rue, le prix des carottes, la tristesse d'un clochard, une bille rayée, la pluie d'automne, tout le révoltait. Les années ont passé mais Vincent reste le même : indigné et sincère. Adossée contre un réverbère, Caroline le regarde avec tendresse.

– Ça t'amuse, en plus !

– Pas du tout, dit-elle en claquant un baiser sur sa joue. Je pense que sans toi le monde serait bien gris.

Vincent Bellegarde se recule, rétif aux démonstrations d'affection.

– Bon, grommelle-t-il, on attaque ?

Vincent désigne la sacoche que Caroline a posée au pied du réverbère.



CE QUE L'ON SAIT DE MAX TOPPARD

– J'arrive...

Coinçant ses cheveux dans le col de son trench-coat, la journaliste dégage sa caméra super 8 et entame ses réglages. De son côté, Vincent sort un calepin dont la couverture est siglée de ce code étrange : « Atget 65 ». Puis il scrute les alentours : des façades aveugles, des fenêtres murées, des toits affaissés, des escaliers anarchiques...

– C'est bon, on est bien rue Vilin. On va commencer par le café là-haut. Puis on descendra l'escalier et on fera un focus sur chaque magasin abandonné. C'est bon pour toi ?

– Moteur ! dit-elle joyeusement.

Voilà des années qu'ils ont ce projet : un film sauvage, bricolé à quatre mains, qui immortaliserait le Paris en sursis. Soixante-dix ans plus tôt, Eugène Atget arpentait la capitale pour saisir l'impalpable. Ses photographies sont une plongée dans la psyché d'une ville. Depuis, l'image s'est animée et Paris s'est abîmé. Restent encore, çà et là, les stigmates d'une cité médiévale, d'une ville bâtarde et vorace, ce que recherchent Caroline Ménardier et Vincent Bellegarde.

Lorsque leurs amis filent écouter les Beatles à l'Olympia, ils sillonnent le chantier du périphérique, sur les dernières traces de la Zone. Est-ce parce qu'ils ont grandi au pied du Père-Lachaise, voisins de maisonnettes dans la villa Godin, une impasse à flanc de cimetière ? Sans doute. Caroline et Vincent ont besoin d'être rétifs aux modes. Malgré leurs vingt-cinq ans, ils ont le sentiment d'être nés trop tard. À l'heure de *Goldfinger*, ils s'enchantent des vieux Méliès, Claude François n'est rien à côté de Ray Ventura, Dumas et Leroux ont plus de sève que Robbe-Grillet et Butor. Ce parti pris d'« inactualité » les a toujours fait passer pour des francs-tireurs, même aux yeux de leurs proches.

– Qu'est-ce que vous avez contre votre époque ? se désole leur amie Janique, qui persiste à les entraîner dans des boîtes de nuit, des bars.

CE QUE L'ON SAIT DE MAX TOPPARD

– Le présent nous ennue, répond Caroline  
– Il ne nous inspire pas, nuance Vincent. Ce qu'on aime, c'est l'agrégat de passés successifs.

– Vieilles rues, vieux tableaux, vieux films, vieilles chansons, tout est vieux chez vous... Vous avez les cheveux pleins de poussière, alors que vous êtes jeunes et beaux.

La saillie les fait toujours glousser.

Jeunes ? À vingt-cinq ans, on l'est encore. Beaux ? Caroline est une femme d'un mètre cinquante-cinq, taillée comme une libellule, avec un œil tranchant et une agilité de pipistrelle. Petite, elle se fait un point d'honneur à ne pas porter de talons, pour fixer les gens sans jouer les échassières. À l'inverse, Vincent est un échalas blond aux iris rêveurs et sa voix douce contraste avec la dureté de ses goûts.

– Le plus étrange, c'est que vous êtes un vieux couple, alors que vous n'êtes même pas ensemble !

– Nous sommes amis, Janique.

– Amis ? Laissez-moi rigoler...

À quoi bon expliquer ? Janique ne comprendrait pas.

Caroline presse la caméra contre son œil droit et avance lentement vers le mur.

– Tu me préviens avant que je rate une marche ?

– Tais-toi !

– Vincent, il n'y a pas de son sur cette caméra.

– Les rues sont comme des animaux sauvages : si on fait trop de bruit, elles s'effarouchent.

Caroline sourit. Qui d'autre ferait une si jolie réponse ?

– Je t'adore.

– Tais-toi, je te dis.

Pendant une heure ils arpentent les escaliers de la rue Vilin, cette jolie venelle abandonnée des flancs de Belleville. Caroline filme et Vincent griffonne, consulte ses notes, indique un angle, un point de vue, sans jamais empiéter sur le regard de son amie.

CE QUE L'ON SAIT DE MAX TOPPARD

Puis, tandis qu'ils finissent par remballer leur matériel, plutôt satisfaits, Vincent lui demande si elle va vraiment faire cette enquête sur le Belphégor.

Caroline prend la mouche : en quoi cela le dérange-t-il ? Voilà un an que l'équipe des *Études cinématographiques* la bizute en ne lui proposant que des nécrologies. Rédiger l'histoire d'un cinéma aussi mystérieux que le Belphégor, c'est l'occasion de montrer ce qu'elle a dans le ventre, non ? Et puis cette année « Belphégor » est un mot qui parle aux gens. Le succès de ce feuilleton de l'ORTF au printemps dernier a été immense. Dix millions de téléspectateurs se sont passionnés pour cette histoire de fantôme dans le Louvre, plus d'un Français sur cinq !

– Des statistiques..., s'énervé son ami, comme s'il cherchait des arguments à ce qui n'est qu'instinctif. Tu es une artiste, Caroline ! Laisse tomber le journalisme. Ton destin est de faire des films. Rappelle-toi la phrase de Shaw : « Celui qui peut agit, celui qui ne peut pas enseigne. »

– Et qui te dit que je *peux* ?

– Ça ! dit Vincent en pointant la caméra que Caroline tient serrée contre elle.

La jeune femme éclate d'un rire triste. Ça ? Un film bricolé entre amis ? Un rêve de collégiens ?

Vincent est blessé par le dédain de Caroline.

– C'est précisément ce qui faisait la force d'Atget, objecte-t-il. Son humilité.

– Mais c'était avant, Vincent ! Réveille-toi ! Nous pouvons encore nous payer le luxe de vivre dans le passé, mais ça ne durera pas. Ma mère ne pourra pas éternellement me loger et toi tu...

Elle s'arrête à mi-phrase, craignant d'aller trop loin.

Vincent se renfrogne et fait trois pas en arrière.

– Vas-y, continue...

Caroline contemple les cheminées biscornues. Elle suit la tache blanche d'une tourterelle, qui disparaît derrière une gouttière.

## CE QUE L'ON SAIT DE MAX TOPPARD

– On est pareils, toi et moi. On se débrouille, on bricole. J'écris des articles de commande pour les *Études* tout comme tu... *rédiges* tes chapitres.

Les traits de Vincent se figent. Voilà bientôt deux ans que le jeune homme a intégré l'équipe littéraire d'Athanase Gautrand-Bernard : quatre « nègres » qui unissent leurs plumes et pondent un roman d'espionnage par saison, pour le compte d'un écrivain mondain qui corrige trois virgules et signe le livre.

Baissant la tête, Vincent resserre sa cravate, tandis qu'une bourrasque s'engouffre dans la rue.

– Je suis comme toi, Caroline. Je compose avec mon époque.

– C'est bien pour ça que je vais faire cette enquête, grommelle-t-elle en dévalant les escaliers de la rue Vilin.

S'arrêtant à mi-parcours, elle se retourne et ajoute qu'elle passe devant le Belphégor depuis des années, sans oser y entrer. Comme si cet endroit lui faisait peur.

– Et j'ai toujours aimé avoir peur.

## 2

Certains lieux nous épient. Ce peut être un jardin, une clairière, un talus, une fenêtre, un puits. De deux, ils passent à trois dimensions. Ce n'est plus nous qui les regardons, mais eux qui nous voient. Nous ne sommes plus visiteurs, mais visités.

Comme les sirènes, songe Caroline en contemplant l'immeuble.

La façade est peinte en noir, mais l'encadrement des fenêtres est doré. Il y a ces éclaboussures de sang, comme si l'hémoglobine cascadaient du toit. Et que dire de ces trompe-l'œil ? Un vampire qui sort d'un cercueil, une sorcière qui saute nue au-dessus d'un feu, un ogre gigantesque étiré sur trois étages, des hordes de diabolotins. Enfin, ces lettres gothiques :

CE QUE L'ON SAIT DE MAX TOPPARD

« Belphégor ». Comment un tel lieu peut-il exister à l'ombre de l'église Saint-Eustache, à trente mètres des Halles ?

– Vous désirez ?

Tassée sur son tabouret, de l'autre côté de la vitre, la caissière reste vissée au dernier numéro d'*Ici Paris*, qui rapporte les frasques de Michèle Mercier pendant le tournage du prochain *Angélique*.

– Un ticket, s'il vous plaît.

La punaise pose son magazine et regarde Caroline avec surprise.

– Balcon, corbeille ou orchestre ?

Malgré le fond de teint et l'abondance de rouge à lèvres, Caroline devine une beauté fanée. L'âge de cette femme ? Elle-même ne doit plus savoir. Avec sa fourrure pelée et ses mitaines, la caissière ressemble à une vagabonde.

– Décidez-vous. Le film va commencer.

Au hasard, Caroline répond « Corbeille ».

– Ça m'aurait étonnée. Un franc cinquante, mademoiselle.

– Quel est le film, d'ailleurs ?

Autant parler à un mur. La caissière s'est déjà replongée dans sa lecture. Décidément, le Belphégor ne fait rien pour qu'on y entre ! Contournant un faune, Caroline pousse une porte capitonnée et pénètre dans la salle.

Comment ai-je pu ne jamais venir ici ? s'étonne-t-elle.

La façade du Belphégor n'était qu'un avant-goût. Sur le mur de droite, Caroline identifie un pastiche du *Jardin des délices*, dont les personnages ont tous des têtes de porc. De l'autre côté, c'est un grand sabbat obscène, où des femmes se caressent et s'accouplent. Le plafond lui-même a été décoré : il s'agit d'un énorme banquet, comme une Cène de la Renaissance. Les mets posés dans des plats d'étain sont de jeunes enfants, bébés, nourrissons, rôtis à la broche, les cheveux calcinés, la peau laquée, les orbites vides...

– Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? se demande Caroline

CE QUE L'ON SAIT DE MAX TOPPARD

d'une voix si forte qu'un spectateur assis au deuxième rang se retourne et fait « Chut ! ».

– Pardon, s'excuse-t-elle aussitôt.

Pourquoi se taire, d'ailleurs ? Le film n'est pas commencé et ils ne sont que deux.

Une trentaine de rangées de fauteuils grenat remontent depuis le rideau rouge qui couvre l'écran jusqu'à la petite entrée. Il n'y a ici ni orchestre, ni corbeille, mais une salle de plain-pied. Cette caissière est une farceuse !

La jeune femme finit par s'asseoir, s'enfonçant dans un fauteuil qui crache un nuage de poussière.

Une minute se passe, puis deux, puis trois, puis dix.

Le spectateur du deuxième rang s'est endormi, tête en arrière et bouche ouverte : un poisson mort.

Caroline attend encore un moment puis, irritée, commence à rassembler ses affaires.

Elle perçoit alors un froissement de vêtements dans son dos et voit apparaître une silhouette qui se glisse dans sa rangée.

À sa grande surprise, ce petit homme tiré à quatre épingles, en costume noir et chapeau melon, s'assoit sur le siège à côté d'elle.

Malgré ses allures de croque-mort, il se montre courtois et incline la tête, sans ôter son chapeau. Au même instant, la lumière s'estompe et, dans un bruit de vieille mécanique, le rideau s'écarte sur un écran que les années ont jauni.

– Ah ! jubile le voisin à mi-voix.

Caroline ne partage guère cet enthousiasme. Lorsque le titre s'affiche, elle déchanté même aussitôt : *Dialectique du corps*, un film écrit et réalisé par Finzi Trabucco. Hugues Rocher et ses confrères des *Études cinématographiques* se sont bien moqués d'elle en l'envoyant ici. Encore un bizutage...

Il n'est pas étonnant que cette salle soit vide. Tout le monde sait que les films de Trabucco sont des navets. Par curiosité, Caroline était allée en voir un avec Vincent, l'an dernier. Les deux amis sont sortis de la projection affligés et écœurés. Elle

## CE QUE L'ON SAIT DE MAX TOPPARD

s'était pourtant renseignée sur ce réalisateur, dont les déclarations dégoulinent d'autosatisfaction.

Drapé dans un esthétisme grotesque, Trabucco entend retrouver la « pureté du corps avant la faute ». Projet bien prétentieux, qui se résume à des ébats en clair-obscur sur des musiques hypnotiques.

« J'ai rarement vu quelque chose d'aussi mauvais ! » avait pesté Vincent.

Et ce n'est guère mieux aujourd'hui, songe Caroline.

Avec *Dialectique du corps*, Finzi Trabucco va encore plus loin dans l'imposture. Il ne s'embarrasse même plus d'un scénario. Ce qu'il montre ? Un couple dans un salon, avec un chien. Après un interminable prologue, la femme caresse l'animal avant que son mari ne la pelote. Lorsqu'une sensualité naît entre les trois « personnages », les contours se distordent, l'image devient floue. S'ensuit un épuisant corps à corps, au son d'une partition qui macédoine musique indienne et électro-acoustique. Ça et là, le cinéaste s'ingénie à laisser entrevoir un membre, une muqueuse. S'il faut concéder un talent à Finzi Trabucco, il est dans sa manière de contourner l'obscénité tout en la suggérant de façon nauséuse.

C'est cela qui est dérangeant : ce « corps sans fard », revendiqué par le cinéaste, n'est jamais représenté. Il s'agit de métaphores visuelles qui forcent le spectateur à décoder les images, donc à participer au rébus. Ainsi le public devient complice de Trabucco, chacun adoptant une interprétation différente, en fonction de ses propres fantasmes. Caroline n'en est que plus mal à l'aise, car ce qu'elle voit – ou croit voir – la dérange intimement...

Devant une scène particulièrement désagréable, elle tourne les yeux vers son voisin. Toujours couvert de son chapeau, l'homme semble happé par l'écran. Lorsque la comédienne hurle de plaisir, il sourit à Caroline avec complicité. Puis, sans même s'excuser, il enjambe la journaliste et quitte la salle.

CE QUE L'ON SAIT DE MAX TOPPARD

Un instant, Caroline songe à faire pareil. À quoi bon s'infliger cela ? « Quand c'est mauvais, c'est mauvais, lui répète Vincent, qui peut jeter un livre après dix pages.

– Et si le texte devient génial à la moitié ?

– C'est que l'éditeur n'a pas fait son boulot ! Si j'ai appris quelque chose à jouer les nègres, c'est à happer mon lecteur et à ne plus le lâcher. Ensuite, tout dépend des moyens employés et du lectorat visé. On peut fasciner avec du génie comme avec de la merde ; l'essentiel est d'être aspiré par le texte. Idem pour un film : on ne va pas dans une salle pour se réveiller à mi-parcours. Même les cinéastes les plus contemplatifs, comme Ozu, savent faire cela. Chez eux, il ne se passe rien, mais on y croit. Alors qu'un tâcheron aura beau inventer les coups de théâtre les plus extravagants, ce seront des coups d'épée dans l'eau. Un navet reste un navet. »

*Dialectique du corps* est-il un navet ? En un sens, ce film repousse les limites du mauvais goût vers un certain raffinement. Le grand mystère est de savoir comment Finzi Trabucco trouve des producteurs, car il est un cinéaste sans public. Il n'est qu'à voir cette salle vide, lorsque la lumière revient après le générique de fin.

Le spectateur du premier rang n'a pas bougé. L'éclairage l'arrache au sommeil et il s'étire, en vieux chat.

Caroline reste perplexe. Tout dans ce film lui a déplu, mais elle ne parvient pas à le détester. Comme si Trabucco avait semé une graine sournoise, qui altérerait son jugement.

Non sans effort, elle s'extirpe de son siège et titube jusqu'à la sortie.

L'air de la rue Pirouette lui donne un haut-le-cœur. Elle croit émerger d'une apnée et sent ses jambes la trahir.

– C'est la première fois, n'est-ce pas ?

À la lumière du jour, il paraît plus grand. Plus jeune, aussi.

Comment cette crinière noire pouvait-elle tenir sous un si



CE QUE L'ON SAIT DE MAX TOPPARD

petit chapeau ? Il garde d'ailleurs son melon sous le bras, tel un heaume.

- Vous m'attendiez ?
- En un sens, oui.

3

- Je viens ici depuis près de six ans et ce n'est pas souvent que nous avons des nouveaux venus au Belphégor.

L'homme observe Caroline avec une persistance agressive.

- Vous êtes journaliste, n'est-ce pas ?

- Euh... je...

L'inconnu éclate de rire.

- Ne faites pas cette tête-là. Je suis physionomiste et je vais souvent au cinéma. Vous faites partie de l'équipe des *Études cinématographiques*...

Embarrassée d'être si vite démasquée, Caroline baisse les yeux. Une rigole de sang caillé serpente sur les pavés depuis une boucherie de la rue voisine. Vingt mètres plus loin, les Halles vrombissent, mais nul n'emprunte la rue Pirouette. Comme si on l'évitait.

- C'est un excellent journal. Sans doute le meilleur actuellement. Moins dogmatique que les *Cahiers* ou *Positif*. Et puis vous avez un ton, à la fois narquois et perçant, qui ne ressemble pas aux autres canards.

Flattée par ce «vous», Caroline relève la tête. C'est la première fois qu'elle est assimilée à la bande des *Études*.

- Qui êtes-vous ?

L'inconnu se raidit.

- Et vous ?

Caroline est si surprise qu'elle balbutie :

- Je m'appelle Caroline Ménardier. Je...

CE QUE L'ON SAIT DE MAX TOPPARD

– Je sais, j'ai lu vos nécrologies. Mais je me moque de votre identité, c'est votre rôle qui m'intéresse.

– Mon rôle ?

– Ingénue ? Jeune première ? Coquette ? Sans emploi ? rétorque-t-il, singeant la voix de Jovet.

Caroline ne comprend pas mais l'intensité la met mal à l'aise.

– Jouons-nous seulement dans le même film ?

Elle recule d'un pas et le petit homme reste narquois.

– Je vous inquiète, n'est-ce pas ? ricane-t-il en observant le mur de Saint-Eustache, car une rixe s'est engagée entre deux forts des Halles.

– Je devrais m'inquiéter ?

– Au contraire, je suis votre allié. Maintenant que vous êtes entrée au Belphégor, il va vous en falloir...

Ce jeu de cache-cache ne l'amuse plus.

– De quoi parlez-vous ?

– Tout est affaire de perception, vous comprenez ? De regard. Le Belphégor apprend à voir *autrement*.

Caroline tire de sa poche carnet et stylo.

– Puisque vous me semblez savoir des choses, je peux vous poser quelques questions ?

– Rappelez-vous que c'est en vous, *et en vous seule*, que se trouveront les réponses.

Caroline demande à qui appartient le Belphégor.

L'homme regarde à nouveau les Halles. Des gendarmes ont interpellé les individus et les entraînent, menottés, vers la rue du Louvre.

– Le Belphégor n'appartient qu'à lui-même. Il est une projection spontanée de l'âme de ce quartier.

Encore une dérobade. Sait-il au moins qui est responsable de la programmation ?

– Les films du Belphégor font partie des lieux, mademoiselle. D'ailleurs, on ne les voit qu'ici.

– Il faut bien que quelqu'un les choisisse, les commande ?

CE QUE L'ON SAIT DE MAX TOPPARD

– Ce qui se passe dans le Belphégor reste au Belphégor. Les spectateurs sont simplement autorisés à y venir.

Ce type se fait mousser : il ne sait rien mais s’amuse à jouer les sphinx. Caroline demande s’il vient souvent ici.

Comme une évidence, il répond :

– Chaque jour, ou presque.

– Vous avez tant de temps à perdre ?

La réplique est sortie de façon instinctive et le petit homme semble vexé.

– Vous avez donc eu le sentiment de perdre votre temps devant le dernier film de Trabucco ?

Les images de *Dialectique du corps* remontent à sa mémoire. Leur hideur s’est estompée, remplacée par un sentiment de bien-être et de cohérence. Oui, c’est le mot : les remugles de ce film lui semblent désormais *cohérents*.

L’inconnu observe Caroline avec satisfaction.

– Vous commencez à comprendre. Je vous l’ai dit : nul ne vient au Belphégor par hasard.

– Mais, vous aimez ces films ?

– Il ne s’agit pas de les aimer, mais de savoir ce qu’ils cachent.

– Vous ne voulez toujours pas me dire qui vous êtes ?

Devant le désarroi agacé de la journaliste, l’homme cesse ses charades.

– Je suis nostalgique, voilà tout. Je viens humer ici l’odeur du passé.

S’apercevant que la caissière est sortie de sa cahute, il ajoute :

– Si vous voulez en savoir plus sur le Belphégor, demandez donc à Sylvania.

Entendant son nom, la vieille femme s’approche.

Elle reconnaît le petit homme, lui sourit. Mais lorsqu’elle avise Caroline, elle blêmit, saisit l’inconnu par l’avant-bras et le pousse de l’autre côté de la rue.

CE QUE L'ON SAIT DE MAX TOPPARD

Caroline est désemparée. Ces deux-là sont-ils fous ?

Pendant un long moment, elle les voit palabrer. La caissière fait de grands gestes des mains, tandis que le petit homme affecte de la calmer. Butée, elle se carapate et s'engouffre dans le cinéma.

– Quel succès ! ironise Caroline.

Le petit homme ne semble pas surpris.

– Cela prendra un peu de temps, mais elle parlera. Ces gloires du muet sont très bavardes...

– Pardon ?

Il lui désigne une grande affiche dans le hall du Belphégor. Moulée dans une combinaison noire, une silhouette de femme brandit un couteau ensanglanté. Bien qu'elle ait vu beaucoup de films de Louis Feuillade, Caroline ne connaissait pas *La Femme panthère*. Mais ce qui l'attire, c'est le nom de l'héroïne...

– Sylvania.

– L'arrivée du parlant a laissé beaucoup de comédiens sur le carreau, mais Sylvania a connu la gloire, à l'époque du muet.

Au même moment, la caissière regagne sa cahute, non sans leur jeter un œil mauvais.

– Elle travaille ici depuis longtemps ?

Pas de réponse. Caroline se retourne : elle est seule dans la rue.